

Document Citation

Title	Quand Ruiz s'empare du baroque sacramental de Calderon
Author(s)	Fabrice Revault d'Allonnes
Source	<i>Cinema</i>
Date	1986 Jun 25
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Mémoire des apparences (Life is a dream), Ruiz, Raoul, 1986

Quand Ruiz s'empare du baroque sacramental de Calderon

Ruiz — qui s'en étonnerait ? — travaille à deux mains. D'un côté, il met en scène **la Vie est un songe** de Calderon, qui sera jouée en Avignon cet été. Ruiz au théâtre, c'est une vraie fausse première : il franchit ainsi le pas autour duquel il gravitait depuis toujours, en cercles concentriques de plus en plus serrés (**Bérénice**, **Richard III**, pour ne citer que d'explicites exemples récents). Mais qui sait que Ruiz — après des études de droit et de théologie — a écrit cent pièces de théâtre (de même qu'il aurait composé cent sonnets, entamerait un feuilleton en cent épisodes, et s'achèverait vers cent films... à cent à l'heure !). Au Havre aujourd'hui, Christian Olivares s'acharne sur les décors, tandis que les comédiens répètent dare-dare le texte de Calderon, d'après une admirable traduction originale de Jean-Louis Schefer. Au générique : Jean-Pierre Agazar, Laurence Cortadellas, Jean-Bernard Guillard, Alain Halle-Halle, Jean-François Lapalus, Roch Leibovici, Alain Rimoux, Bénédicte Sire, Sylvain Thirolle.

ces. Mais est-ce l'autre main ? Ce magicien maniériste (éthymologiquement) a plus d'un tour, d'un jeu de mains dans son sac... Avec sa même troupe d'acteurs, ils sont au four et au moulin : **Mémoire des apparences** est une sorte de transposition ruizienne de **la Vie est un songe** à l'écran, et plus généralement de la thématique baroque « sacramentale » de Calderon. « Apparences », précise astucieusement Ruiz, doit s'entendre aussi dans son sens premier de « décors mobiles », ainsi nommés au théâtre au XVII^{ème} (siècle de Calderon). Mais s'il y a plus d'un rapport entre Calderon, ce film, et le cinéma (cf. entretien ci-contre) ; qu'on ne s'attende pas pour autant à retrouver telle quelle la pièce dans le film. Ce serait méconnaître Ruiz...

La Vie est un songe

Ruiz devait nécessairement retrouver Pedro Calderon de la Barca (1600-1681) : Calderon, c'est l'apogée, le summum du baroque : un baroque pur, car recueillant la tradition médiévale des Mystères, mais raffiné, riche de nuances multiples. Calderon, c'est « l'équilibre entre l'étrangeté multiforme du sujet, la psychologie fouillée des personnages, l'apparat des décors et des machines, et la magnificence incroyable du style » (selon Laffont-Bonpiani) : on croirait lire une apologie de Ruiz !

Calderon, c'est encore le roi de *l'auto sacramental* (entendez par là des actes religieux, nés au XV-XVI^{èmes} siècles) : chez lui « *l'auto sacramental* » cesse d'être une histoire prodigieuse et devient une allégorie intellectuelle. (...) Le Dieu de Calderon est un Dieu créateur, mais surtout un Dieu pensant. Sa perfection est celle de la géométrie : l'univers surgit de ses mains, cohérent comme un système » (selon Octavio Paz). Son

théâtre, poursuit Paz, est le lieu d'un « va-et-vient extraordinaire de la pensée la plus abstraite et de l'art le plus sensuel, de la logique à la danse, de la théologie à la bouffonnerie, à travers ces ponts suspendus que sont l'allégorie et le symbole. (...) Théâtre où la vie est un songe et le songe la seule vie possible. Le monde et les hommes n'ont pas d'existence propre : ce sont des symboles. » Bref : comment vouliez-vous que Ruiz ne s'intéresse pas de très près à Calderon ?

Dans **la Vie est un songe** (1673), un horoscope prédit à un roi que son fils Sigismond le détrônera. Il le fait élever dans une caverne, loin des hommes et du pouvoir. Voulant s'assurer de la véracité de l'horoscope, il fait un jour revenir Sigismond, endormi, au palais. L'expérience est concluante : l'orgueilleux Sigismond fait tout pour régner. De nouveau endormi, on le ramène à sa caverne : il croira avoir rêvé cet épisode. Puis le peuple se soulève et réclame son prince. A la tête des rebelles, Sigismond vaincra son père. Mais il n'est plus le même homme : il a fait l'expérience du néant, et agira désormais comme si la réalité n'était qu'un rêve, la vie un songe dont il s'éveillera dans la mort : dans la vraie vie infinie auprès du Créateur. Hélas, l'Ombre veille, entraînant l'homme à sa perte... Il faudra, pour le racheter, la Rédemption. (Résumé d'après M. Pomès).

Jean-Bernard Guillard (**les Trois couronnes du matelot**, **l'Eveillé du Pont de l'Alma**) sera Sigismond. Il y aura bien des séquences filmées dans la pièce, mais sans rapport direct avec le film : il s'agira de « fenêtres » sur des paysages, animées et non en vues fixes. Voici donc pour la « pièce sacrée », à ne pas confondre avec la « pièce profane », comme le dit Ruiz en parlant du film.

Mémoire des apparences

Maintenant que vous avez une idée de l'univers de Calderon et du propos de la pièce, imaginez que :

- le théâtre est devenu le cinéma ; l'action se déroulant notamment dans une salle de cinéma populaire, au Chili ou ailleurs (mais il y aura des extérieurs à Etrebat, dans un château, etc.) ;
- Sigismond est devenu, foi de Ruiz, « Flash Gordon ou tout autre héros de la science-fiction primitive » ; le rôle étant toujours tenu par le fidèle Guillard ;
- la mémoire cinéphilique (celle du titre ; celle des séries B, mélés et S-F hollywoodiennes « primitives » : celle de Ruiz enfant) fasse office de « songe », ou de « vie »... puisque c'est la même chose.

Ruiz explicite, ci-contre, son propos, et le lien profond qu'il y a entre Calderon et l'exploration ruizienne du cinéma. Aussi me contenterais-je de le compléter par un aperçu du tournage : il n'y a pas qu'une métaphysique chez Ruiz, il y a une alchimie.

Arrivé dans ce petit théâtre vieillot du Havre qui fait office de salle de cinéma (au Chili ? On s'y croirait), je trouve l'équipe des comédiens en train de remonter des petits oiseaux mécaniques, tandis qu'un assistant enfume la salle à coups de fumigène, un autre faisant des effets d'ombres et de lumière sur le visage de Bénédicte Sire, sensée être au cinéma, regardant un film. Dans un coin de la salle, trois poules attachées aux fauteuils, qui caquètent et fientent : mystère autant médiéval que ruizien... On lâche les oiseaux au milieu de la salle enfumée ; Jacques Bouquin (chef-opérateur qui travailla aussi avec Oliveira) filme le tout en contre-plongée, en un long travelling au sol, caméra 16 mm portée à la main. Puis on relance les oiseaux, toujours plus près de l'actrice, que Ruiz et Bouquin cadrent de plus en plus serrée, traquant les ombres sur son visage et ses mains, le tout entrecoupé de passages d'oiseaux.

On enchaîne aussitôt : Guillard apparaît, le visage ensanglanté. Il va se jeter sur J.F. Lapalus, qui fait des avances à deux garçonnets, eux aussi spectateurs présumés du film. Ruiz cadre les enfants : surgit d'entre les fauteuils, derrière eux, la tête de Lapalus. Il leur parle. Et Guillard se rue dans le champ, sur lui. Mêlée guerrière entre les fauteuils, dont Ruiz n'enregistre que le son. Mais il fait aussitôt un gros plan de ses poings à lui, croisant le fer avec ceux d'un technicien : l'empoignade tourne au jeu de mains, jeu de vilains. Suite à quoi on verra l'héroïque Guillard-Gordon, ensanglanté, rassurer les enfants en ces termes : « C'est rien, ça. On m'a déjà arraché une oreille, coupé la langue... ».

On enchaîne : les poules entrent en jeu, au milieu d'un circuit de train électrique, à même le sol de la « salle de cinéma ». Arrive en renfort, surprise ruizienne affolée, un petit cochon. Qui deviendra géant à l'image : la caméra est collée au sol, en légère contre-plongée. Un plan fou, à tous points de vue : comment arriver à faire tourner le train sans que cochon et poules cassent tout ou sortent du... champ ? ! Ruiz y arrivera.

Ce magicien de l'image est d'un calme impressionnant sur le tournage. Sûr de ses plans (sic), toujours précis mais toujours capable de faire « avec » (ou sans), il impressionne par son flegme, sa disponibilité... et son humour. A l'image comme dans la vie : quand un comédien lui lance en riant « les acteurs aussi, c'est du bétail », Ruiz répond posément « non, le bétail c'est moins cher »...

Mémoire des apparences risque fort d'être truffé de « trucs » ruiziens, à la puissance : oiseaux et ombres, jeux de mains (de poings), visages qui parlent en saignant, enfants, irruptions d'animaux, et espace fantastique, déstructuré par des changements multiples d'axes et de distances à la prise de vues. Bref, le monde merveilleux — et terrifiant — de l'enfance. De l'enfance cinématographique aussi bien : la ligne Méliès n'est jamais en opposition avec la ligne Lumière, chez Ruiz.

De l'enfance aux Mystères (aux mystères de l'enfance), il n'y a qu'un pas. Quand Ruiz jette un pont entre Calderon et la « S-F primitive », entre Sigismond et Flash Gordon, entre le songe de la vie et la mémoire cinéphilique, il sait ce qu'il fait. Il ramène du Mystère, du mystère, dans le cinéma (comme le fit Welles, lui aussi hanté par le carnavalesque médiéval). Impression que confirme encore une maquette qui servira au décor science-fictionnant du film : une sorte de base lunaire, avec une fusée dressée, sur fond d'astéroïde (par rétro-projection), au pied d'une pseudo-cathédrale médiévale-SF. Une cathédrale médiévale-SF ? La boucle est bouclée, de Calderon à Flash Gordon ; du baroque théâtral et sacré au baroque fantastique et profane. Rien ne dit qu'elle occupe une place importante dans le film, mais ce détail me paraît révélateur. Ne reste plus qu'à éclairer le tout en lumières vertes et bleues... Sans oublier surtout que, de Calderon à Ruiz, l'artifice scénique est toujours une allégorie intellectuelle (même sous forme de poules et cochon). Que, chez eux, bouffonnerie et théologie, spectaculaire et pensée, font bon ménage : les hommes, le monde, tout n'est-il pas symbole ?

Pour Oliveira, qui tourne à deux pas de Ruiz : « *la vie, le théâtre, le cinéma, c'est une même chose* », quelque chose comme une « illusion ». Ruiz reprend, en écho : c'est un songe.

F.R.A.

Jean-Bernard Guillard en Flash Gordon - Sigismond ensanglanté.

